

UNE PALETTE DE RÉALITÉS

APRÈS UN ÂGE D'OR RÉSULTANT DE L'INDÉPENDANCE EN 1943, QUAND LE PAYS DU CÈDRE ÉTAIT SOUVENT COMPARÉ À LA SUISSE, LA SCÈNE ARTISTIQUE EST DEMEURÉE VIVANTE, MALGRÉ TOUT, PENDANT LA GUERRE CIVILE PUIS AU FIL DES ÉVÉNEMENTS QUI ONT SECOUÉ LE PAYS AU COURS DES ANNÉES 1990 ET PLUS ENCORE DEPUIS 2005. CETTE VITALITÉ A SURTOUT ÉTÉ MAINTENUE GRÂCE AUX GALERISTES ET AUX COLLECTIONNEURS DEMEURÉS PROSPECTIFS EN DÉPIT DES INCERTITUDES DU LENDEMAIN. PAR ÉRIC DELPONT, CONSERVATEUR DU MUSÉE DE L'IMA

Dans un texte rédigé pour l'exposition, le poète et plasticien Adonis énonce : « Mais à Beyrouth, le réel est si loin du réel. » Cependant, il est frappant de constater dans l'accrochage de l'exposition la constance d'une approche figurative, dans une diversité de modes d'expression. Et ce même si le Liban apparaît comme le pays où l'art abstrait s'est davantage épanoui sans se heurter à la réticence qu'il avait pu rencontrer ailleurs dans le monde arabe, où il avait été d'abord perçu comme une perpétuation du fait colonial ou mandataire, lorsque la problématique d'élaborer un art national et « arabe » nourrissait la réflexion, le débat voire la polémique au Proche-Orient et au Maghreb.

Il existe une porosité entre figuratif et abstrait qui se manifeste déjà, sur des registres différents, dans le travail des pionniers de la modernité au Liban, qu'ils aient ou non poursuivi leur formation en Occident. Shafic Abboud (1926-2004) s'installe à Paris en 1951 — il est le seul artiste du monde arabe à exposer à la première Biennale de Paris en 1959 — et se reconnaît dans la peinture de Pierre Bonnard, Roger Bissière ou Nicolas de Staël ; il s'inscrit dans le courant lyrique de l'abstraction. Néanmoins, le sujet revient régulièrement affleurer dans certaines compositions (*La Veste chinoise*, 1980 ; *Les Filles*, 2000). De son côté, Saliba Douaihy (1910-1994) chemine vers l'informel quand il s'établit à New York à l'aube des années 1950, même s'il déclare que ses compositions abstraites ne sont que des « copies carbone », en rapport de couleurs, de ses peintures de paysages, tout en affirmant que l'abstraction est une invention de l'Orient... Au long de sa carrière, il honora des commandes de vitraux

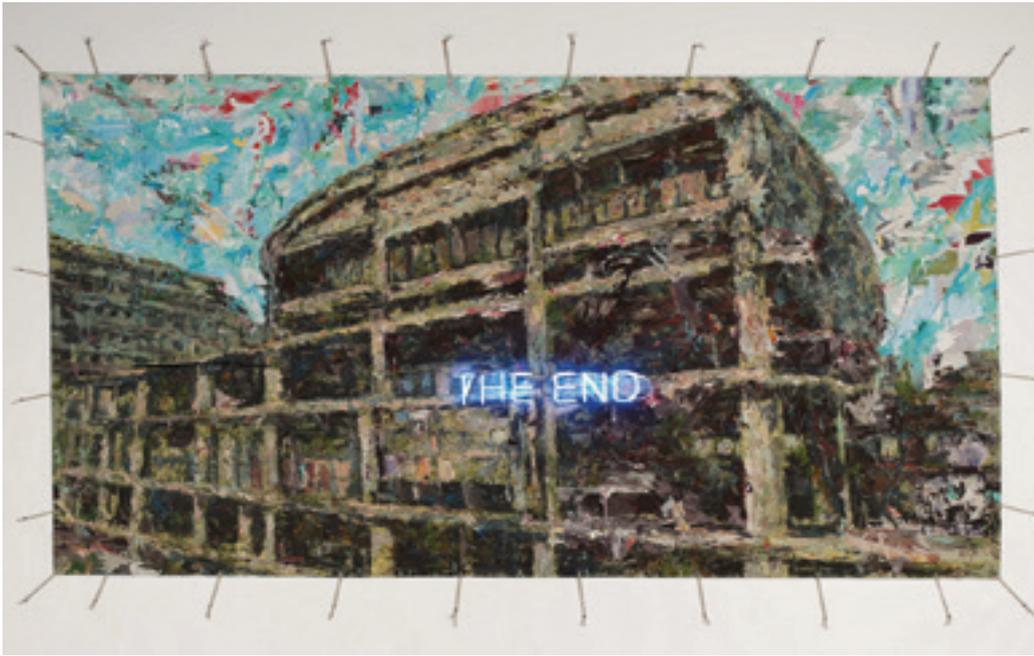
et de peintures murales pour des églises maronites dans lesquelles il explore les traditions byzantines et locales. Quant à Paul Guiragossian (1926-93), il pousse la simplification de ses figures pour en mettre en valeur le mouvement, tandis qu'Amine El Bacha (1932-2019) transforme certains de ses paysages en un réseau de touches colorées sans lien avec le réel représenté. Ces artistes ont une carrière installée lorsqu'éclate la guerre civile en 1975 ; ses conséquences sur leur existence, même pour ceux qui demeurent à l'étranger, ne transparaissent pas de manière immédiate et objective dans leur travail. Pour celles et ceux qui ont grandi durant ce conflit, les séquences qu'il a laissées dans les âmes, les corps et l'environnement — urbain aussi bien que naturel — deviennent palpables dans leurs œuvres dont la force ne repose pas sur un compte rendu naturaliste ou « photo-journalistique ». En l'absence d'une histoire écrite et reconnue collectivement, la mémoire individuelle et familiale entretient un imaginaire qui construit des images susceptibles d'être ressenties par tout un chacun. *Yuk* d'Ayman Baalbaki et les planches intitulées *Lettre à la mère* de Mazen Kerbaj se rejoignent dans leur vision d'un Beyrouth où se dressent encore comme des totems des bâtiments dévastés, telle la Murr Tower. C'est à l'aune de cette mémoire que sont vécus au cours des trois décennies suivantes l'invasion israélienne, le massacre dans les camps de réfugiés palestiniens, l'occupation par l'armée syrienne, l'assassinat de Rafic Hariri, l'arrivée des réfugiés syriens, la « révolution d'octobre » en 2019, la déflagration dans la zone portuaire l'année d'après, l'effondrement de l'économie... Et malgré tout, une fois encore, les œuvres disent un attachement au pays assimilé à un être vivant. Dans la série

François Sargologo.
Carbone 14. La Faille.
2021, photographie, 70 x 50 cm.
Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris.





En haut à gauche : Abed Alkadiiri. *Al Maqama. The 5th of July*, 2014, 2014, huile et acrylique sur toile, 200 x 160 cm. Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris. En haut à droite : Yazan Halwani. *Attente*, 2020, acrylique sur toile, 150 x 150 cm. Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris. En bas : Saliba Douaihy. *Abstraction*, 1981, acrylique sur toile, 112 x 152 cm. Musée de l'IMA, Paris.



Ayman Baalbaki. *The End*. 2016, acrylique sur toile, néon, 220 x 400 cm.
Musée de l'IMA – donation Claude et France Lemand, Paris.

de cinq photographies *Carbone 14. La Faille*, François Sargologo (né en 1955) traque les vestiges laissés par l'armée syrienne sur le plateau calcaire culminant du mont Liban, pris en lumière diurne et mis sous des ciels nocturnes traversés par des astres qui semblent annoncer une autre catastrophe. La même désolation habite le polyptique de Tagreed Darghouth (née en 1979), *The Abyss Calls Forth the Abyss*, soit 24 cratères formés par des explosions d'artillerie dans une variété de paysages. *Rock Series n° 9* de Missak Terzian (né en 1949) propose un panorama peint recomposé, aux couleurs gaies, des formations rocheuses du Kesrouan afin d'en garder le souvenir si jamais elles devaient être saccagées par l'homme. Les photographies en noir et blanc de Nader Bahsoun (né en 1995), intitulées *À la recherche de Beyrouth*, quêtent les traces d'une vie effacée par l'explosion du port, en abstractisant presque le réel.

En contrepoint de l'hyperréalisme des huiles et collages de Mohammad El Rawas (né en 1951) ou de la stylisation héritée des arts de l'Islam que reprend à son compte Hussein Madi (né en 1938), percevant dans la beauté de la Nature la volonté de Dieu qui ne saurait être imitée, nombreux sont ceux à travailler la matière picturale dans une veine néo-expressionniste, sentie comme la mieux appropriée pour transmettre l'éventail d'émotions que génèrent les événements qui font l'Histoire. Abed Alkadir (né en 1984) peuple sa *Maqama* (« Séance ») du 5 juillet 2014, le jour de son anniversaire et de l'auto-proclamation d'Abû Bakr al-Baghdadî au califat islamique, de figures et d'un portrait au noir barré de rouge brossés à larges

coups de pinceau. Tout en empâtements, *L'Homme qui tue* de Marwan Sahmarani (né en 1970) évoque un saint Georges terrassant le dragon ; lui répond la *Figure* de Marc Guiragossian (né en 1995, petit-fils de Paul), ample et nerveuse. Cette veine expressionniste se retrouve dans la vibrante vue de Beyrouth de Hala Ezzeddine (née en 1989). Ce retour à une peinture « viscérale » caractérise le travail de Yazan Halwani (né en 1993), street-artiste réputé qui depuis deux ans peint sur toile le quotidien des Libanais en partance ou de retour ; *Aéroport, femme dans l'attente* saisit cet entre-deux à la manière de Manet. C'est aussi à ce peintre que fait penser le *Dream Catcher, Self-Portrait* d'Anas Albraehe témoignant de l'exil des Syriens. C'est également dans la matérialité figurative que sont modelées les sculptures de Serwan Baran et celle de Simone Fattal, *Pleure, ô mon pays bien aimé*.

Les lumières du Liban sont les artistes, en ce sens qu'ils rendent sensible et partagent une expérience qui retisse un lien entre les êtres. Cette dimension dépasse les questions d'ordre esthétique et fait de cette exposition un moment de vie. En témoignent par exemple *L'Autoportrait et Ombre*, une installation en tôle peinte d'Abdul Rahman Katanani (né en 1983) et celle, tout en finesse, de Philippe Audi-Dor (né en 1989), intitulée *Les Brisés*, qui dresse une carte du Liban avec des éclats de verre ramassés dans l'appartement familial en août dernier, épinglés avec autant d'aiguilles qu'il y eut de victimes. Cette carte agit comme une main tendue ; n'est-ce pas une des raisons d'être de l'art que d'exprimer ce que l'homme recèle encore de meilleur en lui ? ■